

Rochefort :

Souvenirs de l'École Annexe 1957-1958

Jacques Teyssier (Bx 58)

En 1957, j'étais en PCB à la Fac des Sciences de Bordeaux, lorsque je fis la connaissance à Brive de Michel Caix (Bx 48), alors titulaire de la chaire d'anatomie des facultés de Médecine de Limoges et de Pondichéry. Nous eûmes une longue conversation, en particulier sur mon choix et les longues études qui m'attendaient. Je lui exposai mes inquiétudes : j'étais l'aîné de 4 enfants, notre père était décédé 10 ans auparavant et de ce fait j'avais obtenu pour cette année de PCB une bourse et un logement en cité universitaire. Il me restait encore 6 années en Faculté de Médecine sans la certitude de conserver ces avantages indispensables. Michel Caix me parla alors de l'École de Santé Navale dont il avait été élève. Il me présenta cette École de la Marine comme la solution idéale à la poursuite sereine de mes études. Il y avait toutefois un concours d'admission assez sélectif, qu'il me recommanda, à l'issue de mon année en Fac des Sciences, de préparer dans une autre École de la Marine située à Rochefort-sur-Mer.

C'est ainsi que par un triste soir de novembre je me retrouvai à Rochefort, 45, rue de la République et m'installai dans une chambre au confort sommaire : un lit, un bureau, une cuvette et son broc d'eau, le chauffage était fourni par un poêle à bois que je devais approvisionner. C'était le lot commun des étudiants à l'époque ! Ma logeuse était une vieille dame très prévenante. J'étais tout proche de l'Hôpital Maritime qui abritait

l'École Annexe de Médecine Navale. De ma fenêtre la vue plongeait sur l'enfilade de la rue de la République.

Dire que dès les premiers contacts avec Rochefort je fus emballé serait trahir la vérité. En ce début d'hiver, je découvrais une petite ville figée dans un silence inquiétant, laissant exhaler une mortelle tristesse avec ses rues sans âme dont les pavés inégaux luisaient sous un incessant crachin, une circulation anémique, des trottoirs envahis d'herbe arpentés par de rares passants toujours pressés sous leur parapluie. Je tentais de me rassurer en me persuadant que cette galère n'était que temporaire, j'étais venu ici préparer et l'examen de 1^{re} année de Médecine et le concours de Santé Navale, finalement le cadre aussi morose fut-il n'importait guère.

Dès le premier jour à l'École Annexe, je découvris notre encadrement, tous des Marins, plus ou moins galonnés. On nous décrivit un tableau sans complaisance de l'année à venir, ce n'était pas vraiment rassurant. On nous présenta nos professeurs, médecins et pharmaciens de Marine... Heureusement, je retrouvai quelques vagues connaissances de PCB venus tenter l'aventure. Puis ce fut brutalement l'enchaînement infernal des cours, les heures d'anatomie sous la houlette de nos deux professeurs Soutoul et Outrequin (qui méritent une mention spéciale), la physiologie... Les révisions le soir au coin du poêle, les colles... Je n'avais plus guère le loisir de m'apitoyer sur mon sort et j'imaginai



Cours d'anatomie.

qu'il en était de même pour mes compagnons de galère. En cette période de démarrage nous n'avions guère le temps de copiner.

Seuls les repas pris dans nos « cantines » en ville amenaient quelques distractions. C'est dans l'une d'elles que survint le premier événement fondateur qui allait commencer à souder une partie des élèves de notre promotion. Lors d'un dîner dans la salle à manger de celle située en haut de la rue de la République, la situation, sans préavis, dérapa et échappa au contrôle pourtant vigilant de la tenancière. Pour une raison sans doute bien futile, mais certainement en lien avec un irrépressible besoin de défoulement, la salle à manger fut, après une première salve de boulettes de pain imbibées de gros rouge, transformée en champ de bataille. Les pots de yaourts, les fromages blancs, les confitures, tout y passa, ne laissant plus qu'une pièce constellée de débris alimentaires. La sanction fut immédiate, près de la moitié des convives,



Hôpital maritime.



Rue de la République.

dont j'étais, fut évincée définitivement. Notre hôtesse était folle de rage, mais ne porta pas plainte auprès du médecin directeur de l'École Annexe. Nous trouvâmes alors refuge dans une autre cantine, un petit restaurant de la rue Cochon-Duvivier, proche de la place Colbert, chez « Mauricette », dite *Momo la boiteuse*. Ce n'était certes pas le grand luxe, mais l'établissement était propre, les menus très convenables et surtout il y avait Momo avec sa gouaille dont les coups de gueule (justifiés) cachaient une profonde gentillesse et beaucoup d'indulgence à l'égard des vrais trublions que nous étions. Pourtant, nous lui en avons fait voir de toutes les couleurs, jamais en panne d'imagination, mais au final, elle nous aimait bien. Rares étaient cependant les clients à venir s'attabler avant notre départ. Certains, sans doute par ignorance, prirent alors un grand risque.

Nous étions une vingtaine chez Mauricette, c'est chez elle que commencèrent à s'établir

des liens de connivence entre des étudiants issus en général du grand Sud-Ouest et sans attaches particulières jusque là. Il nous parut essentiel d'oublier quelques instants l'émulation du concours pour redevenir des copains et des complices. Ce restaurant fut le creuset de notre amitié. Habituellement, le repas achevé nous étions quelques uns à nous retrouver au « Grand Bacha », bar situé à proximité de chez Momo et de la place Colbert, pour y siroter un café destiné à nous permettre de tenir jusque tard dans la soirée devant nos révisions quotidiennes.

Début janvier, sous l'impulsion des redoublants, on commença à envisager le monôme de l'École Annexe traditionnellement prévu début février. C'est au Grand Bacha, en petit comité que débutèrent les discussions. Nous souhaitions avant tout éviter les sempiternelles homélies devant la statue de Pierre Loti, plâtré ou badigeonné de minium. Nous devions innover et marquer les esprits.

Chacun y allait de sa proposition sans parvenir à convaincre. J'évoquai alors mon récent passage près du cimetière et la découverte des locaux des Pompes Funèbres où j'avais repéré un superbe corbillard et dans un box voisin le canasson utilisé pour la traction de la lourde voiture. Pourquoi ne pas s'y intéresser et en faire le thème de notre monôme ? L'accord fut pris à l'unanimité des présents, restait à convaincre l'ensemble de la promotion. Il y eut bien quelques réticences, surtout de la part d'élèves originaires de Rochefort, mais la majorité accepta le projet, avec même un certain enthousiasme. Restaient à préciser et la faisabilité et le *modus operandi*. Aucun obstacle ne vint nous dissuader, l'affaire fut lancée.

Le travail de préparation débuta par la répartition des tâches, nous ne pouvions envisager de nous lancer tête baissée dans une action de cette ampleur. Après un repérage soigneux des lieux nous pûmes élaborer une



Bicyclette monôme.



Procession.



Défilé.



Corbillard.



Suite défilé.



Policiers et corbillard.



Suite défilé.



Commissariat.



Fin du défilé.

tactique. En priorité neutraliser un personnel heureusement très réduit. C'est dans ce but qu'intervint l'acquisition de feux de Bengale, boules puantes et autres pétards destinés à enfumer les locaux et tenir à distance les employés des Pompes Funèbres. Il s'avérait trop compliqué, voire risqué, d'utiliser le cheval et son harnachement, personne dans notre groupe d'intervention ne possédait les compétences nécessaires. Nous devrions faire appel à la seule force des bras pour remorquer le corbillard. Une alternative se présenta alors. L'un d'entre nous qui avait des relations au Service des Travaux Publics de la ville se vit proposer un tacot des années 1920. C'était, je crois une antique Renault utilitaire dont le moteur fonctionnait parfaitement, mais dépourvue de pneus elle devait rouler sur les jantes. Les reconnaissances achevées, les tâches réparties entre le groupe d'attaque et le groupe de traction, nous étions prêts. Restait cependant une inconnue de taille. Le corbillard serait-il bien là le jour J ? Il pouvait être retenu par des funérailles, mais c'était plutôt le matin. Nous primes le risque, en croisant les doigts.

Le grand jour arriva. Il débuta en fin de matinée par le regroupement des potaches devant le vénérable escalier de l'École Annexe, blouse blanche de rigueur et pour certains les bicyclettes qui allaient escorter le cortège. S'ensuivit le départ en groupe vers la place Colbert annoncer *urbi et orbi* la tenue de notre énième monôme. Quelques orateurs installés sur le kiosque abreuvèrent de discours abscons une assistance plutôt clairsemée lors de notre arrivée et peut-être lassée de ce rituel. Rochefort était une petite ville discrète qui n'aimait pas que l'on vint bousculer son train-train. Pour beaucoup nous n'étions que des perturbateurs qu'il valait mieux tenir à distance. Nous quittâmes la place en chantant à tue-tête notre vaste répertoire de chansons paillardes. Après un repas sûrement bien arrosé, bref passage dans notre amphi pour y subtiliser le squelette complet qui la décorait, puis direction le cimetière très proche de l'Hôpital Maritime (pure coïncidence ?). Notre objectif se trouvait en face du cimetière, emplacement de choix pour ce genre de commerce. La chance nous souriait, le corbillard était bien là, le cheval dans son box, tout était calme.

Au signal donné, le groupe s'élança sans bruit vers son objectif. Les premiers arrivés investirent les locaux administratifs, y déposèrent les feux de Bengale allumés et balancèrent au sol une volée de pétards. Les employés, affolés par les explosions ne purent réagir tandis que la fumée envahissait les locaux masquant totalement les assaillants. Je frémis encore à l'idée que nous aurions pu intoxiquer ou blesser l'un ou l'autre employé et aux possibles conséquences judiciaires.



C'était une autre époque, en 1958 régnait encore une grande tolérance. Au même moment, le reste du groupe parvenu dans la remise se saisit du lourd corbillard, les uns le tirant, attelés aux brancards, les autres le poussant. Nous dûmes manœuvrer pour le sortir de la cour de l'entreprise et rejoindre notre véhicule de traction garé à une centaine de mètres de là. Ce fut enfin le départ de notre course vers le cœur de la ville, le plus dur restait à venir. Notre voiture dépourvue de pneus roulait donc sur ses jantes, brinquebalant dans un effroyable vacarme sur les pavés qui garnissaient encore les rues de la ville. Accroupis sur la plateforme, quelques costauds maintenaient fermement les brancards de leurs bras robustes.

La descente du cours d'Ablois ne présentait aucune difficulté, mais dès les abords du centre-ville et le passage devant La Poste, notre singulier équipage ne passa plus inaperçu, les passants s'arrêtaient, d'abord étonnés puis amusés (enfin pas tous). Juché à la place du cocher, je brandissais notre squelette-mascotte et lui faisais saluer les badauds ébahis. Les cyclistes virevoltaient autour de notre convoi. Nous fûmes alors rejoints par un fourgon de police. Les forces de l'ordre en débarquèrent et nous sommèrent de nous arrêter. Devant notre refus d'obtempérer, les policiers tentèrent d'intercepter le convoi mais furent promptement repoussés grâce à notre arme secrète, les paquets de farine dont nous nous étions munis.

Leurs tenues bleu sombre furent rapidement recouvertes d'une pellicule blanche du meilleur effet. Place Colbert, ils parvinrent enfin à stopper notre équipage.

Débuta alors une phase de tractations sous le regard amusé, voire franchement rigolard, de la foule qui commençait à se rassem-

bler autour de notre attelage insolite. La police à cette époque était vraiment très indulgente. À aucun moment on ne put discerner le moindre énervement, la moindre agressivité, nul ne vit de matraques, ni de grenades lacrymogènes. De notre côté, si nous profitions à fond de ces moments privilégiés, nous n'étions pas des casseurs, et cet intermède nous aura permis pendant quelques heures d'oublier notre triste quotidien. Nous dûmes pourtant nous résigner, c'était la fin de la cavalcade.

Nous n'avions jamais envisagé pouvoir parvenir au centre de la ville. Le contrat avait été rempli au-delà de nos espérances et nous avions procuré un peu d'animation aux habitants de cette morne cité. Il faudra attendre les « demoiselles de Rochefort » pour faire vivre à nouveau les lieux.

L'aventure n'était pas encore totalement terminée, nous nous étions rendus certes, mais nous n'avions pas capitulé sans conditions. Sous les yeux de la foule, notre cortège reprit sa route cahin-caha sur les pavés de la place Colbert, escorté par des policiers amusés qui nous escortèrent jusqu'au commissariat tout proche. L'attelage au complet, la voiture suivie du corbillard, fit son entrée par le porche et s'immobilisa dans la cour intérieure. L'escorte, piétons et cyclistes, s'était déjà dispersée. On nous signifia alors que nous étions retenus en attendant les résultats de l'enquête. On nous fit moisir 2 ou 3 heures. La délivrance arriva en la personne du médecin de 1^{re} classe Outrequin, l'un de nos professeurs d'anatomie. Chacun regagna ses pénates avec le sentiment d'un événement original et parfaitement mené à son terme, mais la journée n'était encore terminée. Le monôme s'achevait par le traditionnel grand bal de l'École Annexe qui se tenait au célèbre casino des fleurs, chez Fradin.

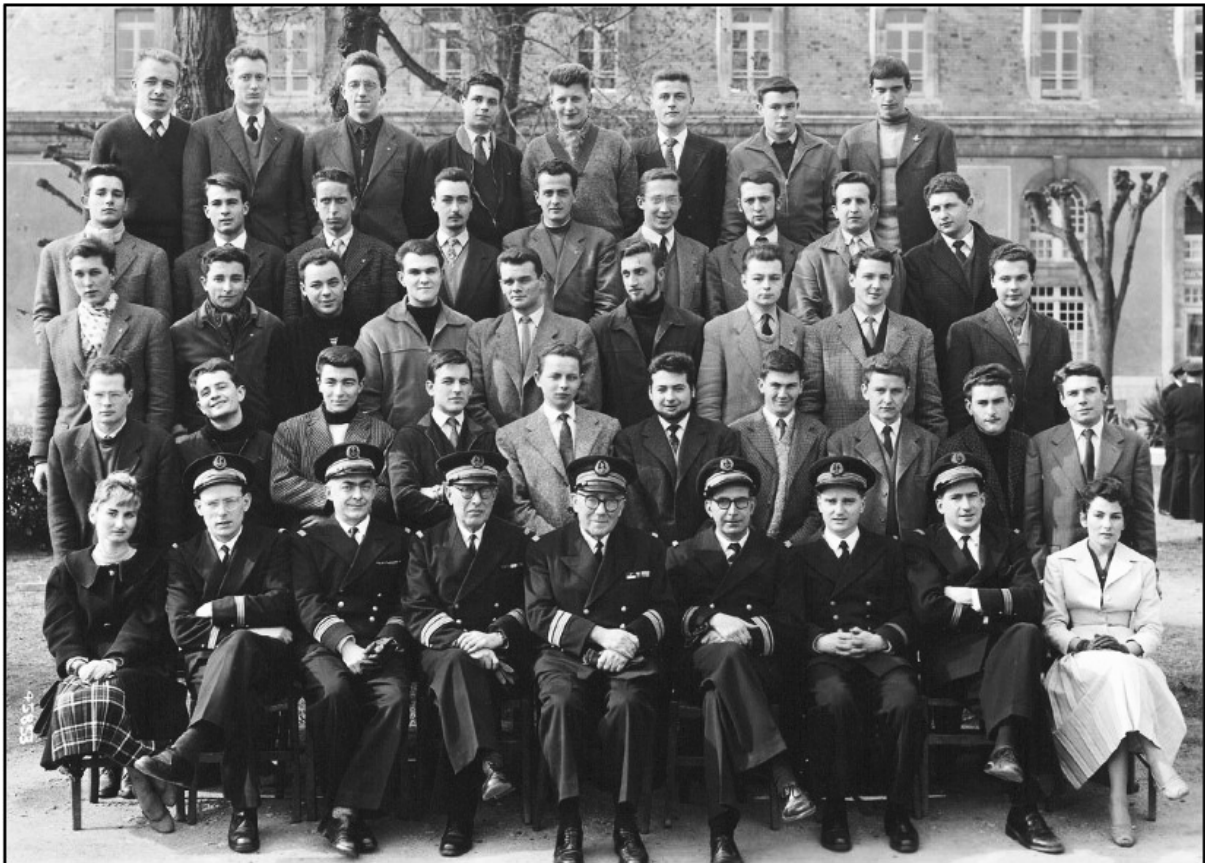
Ceux qui ont connu cette époque se souviennent encore du fameux « tunnel » qui permettait aux danseurs de s'isoler de longues minutes à l'abri des regards. Ce soir là, nous devions faire bonne figure, mais surtout nous occuper servilement des quelques Anciens venus de Bordeaux qui nous faisaient l'insigne honneur de se joindre à nous. Nous étions impressionnés par ces élèves officiers dont les tenues attiraient tous les regards et qui paraient devant un public respectueux. Certains se trouvaient encore à notre place l'année précédente. Et chacun de rêver d'une réussite au concours prochain. La soirée fut parfaite, l'alcool coula à flots, le lendemain fut du genre vaseux, mais qu'importait. Cependant, il dût y avoir des ratés, car quelques mois plus tard en octobre 1958, dès notre « embarque-

ment » à Santé Navale, les Rochefortais se virent contraints de porter en évidence un écriteau avec la mention (infamante ?) : « Rochefort », et bénéficièrent d'un régime de brimades privilégié. On se comprend !

Sans doute avions-nous, à notre corps défendant, manqué à nos devoirs vis-à-vis de certains Anciens ?

Il n'y eut, à mon souvenir aucune sanction de la direction de l'École, ni plainte des Pompes Funèbres, mais cette affaire permit au journal « Sud-Ouest », dans son édition charentaise, de publier un article plutôt accusateur dénonçant l'irresponsabilité des jeunes carabins qui en s'en prenant avec dérision à un symbole fort de la mort et du dernier voyage avaient en quelque sorte profané ce corbillard.

Outre le piment qu'il mit dans nos existences studieuses et monotones, ce monôme eut un énorme mérite, il fit d'étudiants repliés sur eux-mêmes et obnubilés par les échéances un groupe solidaire et lui permit de découvrir enfin l'impérieuse nécessité d'échappatoires, indispensables au maintien de notre équilibre. À partir de ce moment, il ne se passa plus de semaine sans que nous sacrifiâmes 2 ou 3 heures à fomentier et réaliser un « coup ». Ils ne furent pas tous très avouables, certains même auraient mérité le qualificatif de pendables, je n'en parlerai pas davantage, mais ce fut notre méthode de décompression. C'est tout cela qui nous permit de garder de cette année à Rochefort de très bons souvenirs.



La Promotion 1957 (incomplète).